

On the Contemplative Life or Suppliants

Introduction

SUR LA VIE CONTEMPLATIVE OU SUPPLIANTS (DE VITA CONTEMPLATIVA)

1

INTRODUCTION À *DE VITA CONTEMPLATIVA*

Ce traité est, à l'exception de quelques digressions, un récit élogieux d'une communauté ascétique connue de Philon et établie près d'Alexandrie. Il est présenté comme un pendant à sa description des Esséniens, que ce soit celle de *Quod Omnis Probus* 75-91 ou, plus probablement, celle des *Hypothetica*, 11. 1-18, ou peut-être d'un troisième texte disparu. Les Thérapeutes se distinguent des autres en ce que, si les Esséniens incarnent la vie pratique, ils représentent la vie contemplative. Ils n'ont aucune occupation active, ni coutume de partager maisons ou vêtements, et ne se réunissent même pas, sauf lors d'occasions spéciales. Autre différence : si les Esséniens sont exclusivement masculins, les Thérapeutes admettent librement les femmes dans leur vie communautaire. En revanche, si les Esséniens observent bien sûr la frugalité, rien ne suggère qu'ils pratiquaient l'abstinence comme les Thérapeutes, qui la poussaient à l'extrême.

2

Ce traité ne me semble pas figurer parmi les œuvres les plus importantes de Philon ; le sujet est léger et laisse peu de place à la richesse de pensée qui caractérise une grande partie du commentaire et, dans une moindre

3

mesure, l'exposé de la Loi. Historiquement, il est peut-être important, car il rend compte d'une institution présentant certaines des caractéristiques du monachisme ultérieur, pour laquelle nous n'avons aucun parallèle, ni hors ni dans le judaïsme de l'époque. Et son importance serait bien plus grande si l'on pouvait supposer que cette communauté alexandrine était d'un type répandu dans le monde extérieur. Les premiers mots de la section 21 peuvent à première vue suggérer que tel était le cas, et l'argument de Lucius, qui soutenait que le traité était apocryphe, reposait principalement sur cette hypothèse. Les Thérapeutes, affirmait-il, auraient été retrouvés en de nombreux endroits ; si tel était le cas, nous aurions dû en entendre parler par d'autres sources, et comme nous n'en entendons pas parler, toute l'affaire serait une fiction. Mais je ne pense pas que la section 21 ait ce sens. Il dit que ce genre de personnes se rencontre dans de nombreuses régions du monde, notamment en Égypte, et que les meilleurs d'entre elles trouvent refuge dans un lieu précis qu'il décrit ensuite. Mais si l'on examine le passé pour savoir qui sont ces personnes, il apparaît qu'il s'agit de fervents religieux qui renoncent à leurs biens et à leurs liens familiaux pour vivre dans la solitude. On pourrait tenir pour acquis que ce type de personnes existait à l'époque de Philon, même si ses propres écrits ne le prouvent pas abondamment, et il ne serait pas surprenant de les voir s'organiser occasionnellement en communautés qui n'attireraient pas forcément l'attention. Philon, cependant, n'affirme pas qu'ils aient jamais agi ainsi, sauf dans le groupe qu'il glorifie dans ce traité. Il ne précise pas non plus leur nombre ni leur durée de vie. Si l'on doit tirer une conclusion de l'absence de mention ailleurs, c'est que cette colonie était petite et éphémère.

En réalité, ce n'est ni sa valeur littéraire, ni sa valeur philosophique, ni son importance historique qui ont rendu ce traité plus connu et plus discuté que tout autre ouvrage de Philon. Il doit sa renommée aux controverses qui l'entourent depuis le IV^e siècle. Tout a commencé lorsqu'Eusèbe, *Hist. Eccl.* ii. 17 a découvert dans les Thérapeutes une image des premiers chrétiens convertis. Après avoir évoqué l'évangélisation traditionnelle d'Alexandrie par saint Marc, il déclare que nul ne peut douter que Philon fasse référence à la première génération de ses convertis. Dans le renoncement à leurs biens, leur jeûne rigoureux, la virginité des femmes, leur étude des Écritures, y compris les écrits des anciens, qui sont clairement les Évangiles, les écrits apostoliques et les commentaires de l'Ancien Testament tels que ceux utilisés par Paul, dans leurs réunions festives, qui sont une description des célébrations de Pâques, et dans les responsables qui les organisent, parmi lesquels on peut voir des évêques, des prêtres et des diacres, nul ne peut ignorer les premiers chrétiens. De nos jours, il semble inutile de soutenir que cette théorie est dénuée de tout fondement. Mais il est aisé de comprendre que l'idée de trouver chez ce philosophe juif un récit de la vie et du culte de l'Église primitive, en particulier dans la grande ville dont l'évangélisation est passée sous silence dans le Nouveau Testament, était fascinante, et il n'est pas surprenant qu'elle ait été fortement défendue par les ecclésiastiques orthodoxes jusqu'au XVIII^e siècle. À peine avait-elle disparu sous la forme esquissée par Eusèbe qu'elle fut reprise sous une autre forme par deux érudits allemands, Grätz et (de manière plus élaborée) Lucius en 1880. Eusèbe avait cru que Philon lui-même décrivait de bonne foi les véritables chrétiens de son temps. Lucius supposa qu'un écrivain inconnu, à la fin

du III^e siècle après J.-C., avait rédigé un récit imaginaire du monachisme de son temps, qu'il avait présenté au nom de Philon afin de le recommander aux lecteurs qui, impressionnés par l'autorité qui lui était ainsi conférée, croiraient qu'il s'agissait d'une représentation authentique de l'Église primitive. D'une manière ou d'une autre, Lucius a obtenu l'approbation non seulement d'éminents historiens tels que Schirer et Zeller, mais aussi d'un nombre impressionnant d'autres érudits de renom. Mais j'ai du mal à comprendre comment quiconque lit les réfutations de Conybeare et de Wendland en parallèle avec la thèse de Lucius peut y croire. Je me limiterai à quelques points principaux. L'argument le plus convaincant de Lucius résidait dans le silence absolu sur les Thérapeutes, ce qui pourrait avoir du poids si l'on comprenait que l'auteur affirmait que des communautés comme celle du lac Maréotique étaient présentes partout dans le monde romain. Mais, comme je l'ai dit plus haut, je ne vois aucune raison de tirer une telle déduction. Lucius a également déclaré que diverses pratiques mentionnées avaient des parallèles chrétiens, une affirmation parfois manifestement absurde, parfois justifiée, j'oserais dire. Mais il était nécessaire à son argumentation de démontrer que ces coutumes ou pratiques étaient non seulement chrétiennes, mais aussi non juives, ce qui, à en croire les deux auteurs que j'ai mentionnés, est rarement, voire jamais, le cas. Mais la seule grande source de preuve sur laquelle un étudiant de Philon qui n'est pas expert en antiquités chrétiennes est en droit de donner son opinion est le style et la langue. Ici, les preuves, démontrées non seulement par la pensée, mais aussi par le vocabulaire et la formulation, me semblent tout à fait incontestables. Les témoignages imprimés par Conybeare au bas de chaque page sont

accablants et, avec les ajouts apportés par Wendland, exigent en tout cas un faussaire d'une habileté extraordinaire. Ils prouvent également que l'étude de Lucius sur Philon, comme le montre ce qu'il considère comme une liste approximativement correcte des parallèles du traité avec le reste de Philon, était extrêmement insuffisante. Quoi qu'il en soit, lorsque l'argument de Lucius a été avancé il y a soixante ans, l'opinion publique s'est retournée contre lui, et à juste titre, autant que je puisse en juger.

Voici une analyse du traité :

5

Il commence par dire qu'en contrepartie du type pratique représenté par les Esséniens, il décrira le type contemplatif qu'il appelle thérapeutique. Ce terme peut signifier à l'origine guérison, mais aussi adoration, et c'est dans ce sens qu'il le développe (1-2). Il compare ce culte à l'honneur rendu à d'autres objets ; les éléments, les corps célestes et les images sont passés en revue et leur insuffisance révélée (3-7), et cette discussion se termine par une dénonciation cinglante de la pire de toutes ces fausses religions : le culte animal égyptien (8-9).

6

Revenons maintenant au type thérapeutique ; leur caractéristique essentielle est leur aspiration mystique à atteindre la vision du Dieu unique, ce qui les conduit à renoncer à toute idée de propriété privée (10-13). Philon les loue car, contrairement à Anaxagore et à Démocrite, ils ne gaspillent pas leurs biens, mais les confient à leurs amis et à leurs proches, tout en se donnant le loisir de se consacrer à la vie supérieure (14-17). Libérés de ces soucis, ils abandonnent tout lien familial et recherchent la solitude, loin de l'influence corruptrice des villes (18-20).

7

Bien que le type thérapeutique, au sens large, soit présent dans de nombreuses régions du monde grec et barbare, et particulièrement en Égypte, Philon affirme que les meilleurs d'entre eux (en Égypte ?) se rendent de tous côtés dans un lieu particulier près du lac Maréotique, dont il décrit le climat et la situation (21-23). Les maisons simples de ces colons comprennent chacune une pièce réservée à leurs méditations, où ils étudient les Écritures et les œuvres de dévotion du lever au coucher du soleil (24-26). À ces deux moments, ils prient et composent des hymnes (27-29). Cette vie solitaire est quelque peu détendue le jour du sabbat, lorsqu'ils se réunissent à la synagogue où hommes et femmes s'assoient dans des cloisons séparées et écoutent un sermon (30-33). Quant à leur régime alimentaire, pendant les six jours, ils ne mangent rien jusqu'au coucher du soleil et même dans certains cas jeûnent pendant trois jours entiers ou plus, mais le jour du sabbat, il est plus généreux, bien qu'alors la nourriture et la boisson ne soient guère plus que du pain et de l'eau (34-37) et cette ascèse s'étend à leur tenue vestimentaire (38-39).

La réunion ordinaire du sabbat ne semble pas comporter de Banquet, mais elle en comporte parfois. Mais avant d'en rendre compte, Philon fait une digression qui occupe environ un quart du traité, décrivant les fêtes païennes auxquelles il la compare. Il souligne d'abord la violence sauvage et l'ivresse qui gâchent ces festins (40-47), ensuite le luxe extravagant des accessoires, des lits et des coupes à boire, et plus encore le nombre, la parure et la beauté des assistants (48-52), ainsi que le nombre et la variété des mets dont les convives se gavent (53-56). La littérature grecque compte deux Banquets d'un genre plus raffiné, ceux décrits par Xénophon

et Platon. Pourtant, même ceux-ci sont empreints de folie, et Philon ne voit guère dans celui de Platon autre chose que l'exaltation de la pédérastie qu'il dénonce à cette occasion (57-63). Le reste du traité (64-90) décrit, par contraste avec ce qui précède, la réunion festive des Thérapeutes. D'abord la date et l'occasion (65) ; puis les préliminaires et les prières, l'ordre des places dans la communauté, les sexes étant séparés (66-69) ; puis la nature des lits utilisés et les qualifications des assistants, qui ne sont pas des esclaves mais de jeunes hommes libres (69-72) ; et la simplicité du repas servi (73-74). Après avoir pris place sur les lits, le président prononce un discours sur un point biblique, faisant ressortir les leçons spirituelles du texte littéral. Ce discours est accueilli avec une attention particulière, suivi d'applaudissements à la fin (75-79). Le discours est suivi d'hymnes, le premier chanté par le président, les suivants par l'assemblée, chacun à son tour, tandis que tous reprennent le refrain final (80-81). Enfin, le repas lui-même est servi (82). Après cela, la veillée commence : hommes et femmes forment chacun un chœur. Les deux chœurs chantent et dansent à tour de rôle, puis se rejoignent (83-85), rappelant ainsi les chants de Moïse et Myriam après la destruction de Pharaon dans la mer Rouge, racontée une fois de plus en détail (85-87). Cela se poursuit jusqu'à l'aube, où ils se lèvent et se tournent vers l'est. Au lever du soleil, après la prière, chacun retourne dans sa salle de prière (88-89). La conclusion résume les vertus et la bénédiction des Thérapeutes (90).

Chapitre 1

[1] J'ai parlé des Esséniens, qui menèrent une vie active avec persévérance et excellèrent dans tous ses domaines, ou, pour le dire plus modérément, dans la plupart. Je vais maintenant, conformément à l'ordre imposé par le sujet, dire ce qu'il faut savoir sur ceux qui embrassèrent la vie contemplative. Ce faisant, je n'ajouterai rien de mon cru pour améliorer les faits, comme le font constamment les poètes et les historiens par manque d'excellence dans les vies et les pratiques qu'ils relatent, mais je m'en tiendrai absolument à la vérité. Bien que je sache que, dans ce cas, elle est de nature à déstabiliser le plus grand maître oratoire, nous devons persévérer et ne pas refuser le conflit, car l'ampleur de la vertu dont ces hommes ont fait preuve ne doit pas lier la langue de ceux qui estiment que rien d'excellent ne doit être passé sous silence.

1

[2] La vocation de ces philosophes ressort immédiatement de leur titre de Thérapeutes et Thérapeutrides, nom dérivé de θεραπεύω, soit dans le sens de « guérison », parce qu'ils professent un art de guérir meilleur que celui courant dans les villes qui ne guérit que les corps, tandis que le leur traite aussi les âmes opprimées de maladies graves et presque incurables, infligées par les plaisirs et les désirs et les chagrins et les peurs, par les actes de convoitise, de folie et d'injustice et l'innombrable foule des autres passions et vices : soit encore dans le sens de « culte », parce que la nature et les lois sacrées les ont éduqués à adorer l'Existant par Lui-même qui est meilleur que le bien, plus pur que l'Un et plus primordial que la Monade.

2

[3] Qui parmi ceux qui professent la piété mérite d'être comparé à ceux-là ?

3

Peut-on comparer ceux qui vénèrent les éléments, la terre, l'eau, l'air, le feu, qui ont reçu des noms différents selon les peuples qui appellent le feu Héphestos parce qu'il est allumé (ἑξάπτω), l'air Héra parce qu'il est élevé (αἶρω) et exalté en haut, l'eau Poséidon peut-être parce qu'elle est bue (ποτός), et la terre Déméter parce qu'elle semble être la mère de toutes les plantes et de tous les animaux ?

4

[4] Les sophistes ont inventé ces noms pour les éléments, mais les éléments eux-mêmes sont une matière sans vie, incapable de mouvement par elle-même, et posée par l'Artisan comme substrat pour toute sorte de forme et de qualité.

5

[5] Que dire des adorateurs des corps formés à partir des éléments, le soleil, la lune ou les autres étoiles fixes ou errantes, ou le ciel et l'univers tout entiers ? Mais ceux-ci non plus ne furent pas créés par eux-mêmes, mais par un architecte à la connaissance parfaite.

6

[6] Que dire du culte des demi-dieux ? C'est tout à fait ridicule. Comment une seule et même personne pourrait-elle être à la fois mortelle et immortelle, sans parler du reproche qui pèse sur sa source originelle, entachée de la licence d'une jeunesse libertine qu'ils osent impieusement attribuer aux puissances divines et bienheureuses, en supposant que les trois fois bénis et exempts de toute passion, dans leur engouement, avaient des relations avec des femmes mortelles.

7

[7] Qu'en est-il des adorateurs des différentes sortes d'images ? Leur substance est le bois et la pierre, jusqu'à il y a peu de temps complètement

8

informes, taillés dans leur structure congénitale par des carriers et des bûcherons, tandis que leurs homologues, pièces de la même origine, sont devenues des urnes, des bassins ou d'autres vases moins honorables qui servent les ténèbres plutôt que la lumière.

[8] Quant aux dieux des Égyptiens, il est à peine convenable de les mentionner. Les Égyptiens ont élevé aux honneurs divins des animaux irrationnels, non seulement des animaux domestiques, mais aussi des bêtes d'une sauvagerie extrême, tirées de chacune des espèces trouvées sous la lune, des créatures terrestres le lion, de celles de l'eau leur crocodile indigène, des rôdeurs de l'air le faucon et l'ibis d'Égypte.

[9] Et bien qu'ils voient ces créatures amenées à leur naissance, exigeant de la nourriture, mangeant avec voracité, pleines d'ordures, venimeuses aussi et mangeuses d'hommes, la proie de toutes sortes de maladies, et périssant non seulement d'une mort naturelle mais souvent d'une mort violente, ils leur rendent un culte, eux les civilisés aux non civilisés et aux indomptés, les raisonnables aux irrationnels, les parents de la Divinité à une laideur inégalée même par un Thersite, les dirigeants et les maîtres aux naturellement soumis et esclaves.

Chapitre 2

[10] Ceux-là, en effet, puisqu'ils contaminent de leur folie non seulement leurs compatriotes, mais aussi les peuples voisins, doivent rester incurables, car ils ont perdu l'usage du sens le plus vital, la vue. Et par là, je n'entends

pas la vue du corps, mais celle de l'âme, la vue qui seule donne la connaissance du vrai et du faux.

[11] Mais il est bon que les Thérapeutes, peuple toujours instruit dès le début à se servir de la vue, désirent la vision de l'Existant et s'élèvent au-dessus du soleil de nos sens et ne quittent jamais leur place dans cette compagnie qui les porte au bonheur parfait.

2

[12] Et ceux qui se consacrent à ce service, non seulement en suivant la coutume, ni les conseils et les avertissements des autres, mais emportés par une passion d'amour envoyée du ciel, restent ravis et possédés comme des bacchantes ou des corybantes jusqu'à ce qu'ils voient l'objet de leur désir.

3

[13] Leur désir de la vie éternelle et bénie est tel que, croyant leur vie mortelle déjà terminée, ils abandonnent leurs biens à leurs fils, à leurs filles ou à d'autres proches, avançant ainsi volontairement le moment de leur héritage, tandis que ceux qui n'ont pas de proches les donnent à leurs compagnons et amis. Car il était juste que ceux qui ont reçu tout prêts les richesses qui ont des yeux pour voir abandonnent les richesses aveugles à ceux qui sont encore aveugles d'esprit.

4

[14] Les Grecs vantent Anaxagore et Démocrite parce que, épris de philosophie, ils abandonnèrent leurs champs à la dévoration des moutons. Je les admire moi aussi pour leur supériorité sur la richesse, mais combien meilleurs sont ceux qui n'ont pas laissé leurs terres servir de pâturage au bétail, mais ont pourvu aux besoins des hommes, de leurs proches et de leurs amis, transformant ainsi leur indigence en richesse. Des deux actions, la première était irréfléchie, je dirais même folle, mais les personnes

5

concernées suscitent l'admiration de la Grèce ; la seconde a fait preuve de sobriété, de réflexion et d'un remarquable bon sens.

[15] Que fait une armée ennemie de plus que de couper les récoltes et d'abattre les arbres du pays de ses adversaires pour les forcer à se rendre, faute de biens nécessaires ? C'est ce que fit Démocrite à ses propres parents, leur infligeant une pauvreté et une indigence artificiellement créées, non peut-être par malveillance, mais par manque de prévoyance et de considération pour les intérêts d'autrui.

[16] Combien meilleurs et plus admirables sont ceux qui, avec une ardeur non moindre pour l'étude de la sagesse, ont préféré la magnanimité à la négligence et ont distribué leurs biens au lieu de les gaspiller, profitant ainsi à la fois aux autres et à eux-mêmes, les autres en leur fournissant d'abondantes ressources, et eux-mêmes en favorisant l'étude de la philosophie ? Car prendre soin de ses richesses et de ses biens consomme du temps, et économiser son temps est une excellente chose, car selon le médecin Hippocrate, « la vie est courte, mais l'art est long ».

[17] La même idée est suggérée, je crois, par Homère dans l' *Iliade* au début du treizième livre dans les lignes

Les Mysiens combattant au corps à corps, et les nobles buveurs de lait de jument, rien d'autre que le lait ne soutient leur vie, ces hommes d'une justice parfaite.

L'idée véhiculée est que l'injustice naît de l'inquiétude pour les moyens de subsistance et l'argent, tandis que la justice naît de l'adhésion à un credo opposé. Le premier implique l'inégalité, le second l'égalité, principe

régissant la richesse de la nature et donc supérieur à la richesse d'une opinion vaine.

[18] Lorsqu'ils se sont dépouillés de leurs biens et n'ont plus rien qui les retienne, ils s'enfuient sans un regard en arrière et abandonnent leurs frères, leurs enfants, leurs femmes, leurs parents, le large cercle de leurs proches, les groupes d'amis qui les entourent, les patries dans lesquelles ils sont nés et ont grandi, car l'attrait de la familiarité est fort et son pouvoir de séduction très grand.

11

[19] Et ils n'émigrent pas vers une autre ville comme les malheureux ou les esclaves sans valeur qui exigent d'être vendus par leurs propriétaires et obtiennent ainsi un changement de maître, mais non la liberté. Car toute ville, même la mieux gouvernée, est pleine de troubles et de bouleversements innombrables que personne ne pourrait supporter s'il a jamais été une fois sous la conduite de la sagesse.

12

[20] Au lieu de cela, ils passent leurs journées hors des murs, à rechercher la solitude dans des jardins ou des coins de campagne isolés, non pas par habitude acquise d'amertume misanthropique, mais parce qu'ils savent combien les associations avec des personnes de caractère différent sont inutiles et néfastes.

13

Chapitre 3

[21] Ce genre existe dans de nombreux endroits du monde habité, car la bonté parfaite doit nécessairement être partagée à la fois par les Grecs et

1

par le monde extérieur à la Grèce, mais il abonde en Égypte dans chacun des nomes comme on les appelle et particulièrement autour d'Alexandrie.

[22] Mais les meilleurs de ces adeptes viennent de tous côtés pour s'établir dans un lieu très propice qu'ils considèrent comme leur patrie. Ce lieu est situé au-dessus du lac Maréotique, sur une colline assez basse, très bien située, tant par sa sécurité que par l'air agréablement tempéré.

[23] La sécurité est assurée par les bâtiments agricoles et les villages environnants, et l'air est agréable grâce aux brises continues qui viennent du lac qui se jette dans la mer et de la haute mer toute proche. Car les brises marines sont légères, celles du lac sont proches et, combinées, ces deux éléments produisent un climat des plus sains.

[24] Les maisons de la société ainsi rassemblée sont extrêmement simples, offrant une protection contre deux des dangers les plus pressants : la chaleur ardente du soleil et le froid glacial de l'air. Elles ne sont ni rapprochées comme en ville, car vivre à proximité est pénible et déplaisant pour ceux qui cherchent à satisfaire leur désir de solitude, ni éloignées en raison du sentiment de camaraderie qu'elles chérissent et de la nécessité de s'entraider en cas d'attaque de voleurs.

[25] Dans chaque maison il y a une pièce consacrée, appelée sanctuaire ou cabinet, et c'est dans ce cabinet qu'ils sont initiés aux mystères de la vie sanctifiée. Ils n'y prennent rien, ni boisson, ni nourriture, ni rien de ce qui est nécessaire aux besoins du corps, mais seulement des lois et des oracles transmis par la bouche des prophètes, des psaumes et tout ce qui nourrit et perfectionne la connaissance et la piété.

[26] Ils gardent vivant le souvenir de Dieu et ne l'oublient jamais, de sorte que même dans leurs rêves, l'image n'est rien d'autre que la beauté des excellences et des puissances divines. En effet, nombreux sont ceux qui, endormis et en rêve, expriment les glorieuses vérités de leur sainte philosophie.

6

[27] Deux fois par jour, ils prient, à l'aube et au crépuscule ; au lever du soleil, ils prient pour une belle journée lumineuse, belle et éclatante au sens véritable de la lumière céleste qui, ils prient, doit remplir leur esprit. Au coucher du soleil, ils demandent que l'âme soit entièrement libérée de la pression des sens et des objets des sens, et qu'elle puisse s'asseoir là où elle se trouve, dans la salle du consistoire et du conseil, pour poursuivre elle-même la quête de la vérité.

7

[28] L'intervalle entre le petit matin et le soir est entièrement consacré à l'exercice spirituel. Ils lisent les Saintes Écritures et cherchent la sagesse dans leur philosophie ancestrale en la considérant comme une allégorie, car ils pensent que les mots du texte littéral sont des symboles de quelque chose dont la nature cachée se révèle par l'étude du sens sous-jacent.

8

[29] Ils possèdent aussi des écrits d'hommes anciens, fondateurs de leur pensée, qui ont laissé de nombreux témoignages de la forme utilisée dans l'interprétation allégorique, et ils les prennent comme une sorte d'archétype et imitent la méthode par laquelle ce principe est mis en pratique. Ainsi, ils ne se limitent pas à la contemplation, mais composent aussi des hymnes et des psaumes à Dieu dans toutes sortes de mètres et de

9

mélodies qu'ils écrivent avec des rythmes nécessairement rendus plus solennels.

[30] Pendant six jours, ils recherchent la sagesse seuls, dans la solitude des cabinets mentionnés ci-dessus, sans jamais franchir la porte extérieure de la maison ni même la regarder de loin. Mais tous les sept jours, ils se réunissent comme pour une assemblée générale et s'assoient par ordre d'âge, dans la posture appropriée, les mains à l'intérieur de la robe, la main droite entre la poitrine et le menton, et la gauche repliée le long du flanc.

10

[31] Alors le plus ancien d'entre eux, celui qui possède la plus grande connaissance des doctrines qu'ils professent, s'avance et, le visage et la voix à la fois calmes et posés, prononce un discours sage et raisonné. Il ne fait pas étalage d'une rhétorique habile comme les orateurs ou les sophistes d'aujourd'hui, mais il poursuit un examen attentif en exprimant avec soin le sens exact des pensées, ce qui ne reste pas inaperçu aux oreilles de l'auditoire, mais pénètre dans l'âme par l'ouïe et y demeure solidement. Tous les autres restent assis et écoutent, manifestant leur approbation par de simples regards ou hochements de tête.

11

[32] Ce sanctuaire commun, où ils se réunissent tous les sept jours, est une double enceinte, une partie réservée à l'usage des hommes, l'autre aux femmes. Car les femmes participent aussi régulièrement à l'audience avec la même ardeur et le même sens de leur vocation.

12

[33] Le mur entre les deux chambres s'élève du sol jusqu'à trois ou quatre coudées, construit en forme de parapet, tandis que l'espace au-dessus, jusqu'au toit, est laissé ouvert. Cette disposition a deux objectifs : la

13

pudeur convenant au sexe féminin est préservée, et les femmes assises à portée de voix peuvent facilement suivre ce qui se dit, car rien ne vient gêner la voix de l'orateur.

Chapitre 4

[34] Ils font de la maîtrise de soi le fondement de leur âme et y construisent les autres vertus. Aucun d'eux ne porterait à ses lèvres nourriture ou boisson avant le coucher du soleil, car ils considèrent que la philosophie trouve sa juste place dans la lumière, les besoins du corps dans l'obscurité ; c'est pourquoi ils attribuent le jour à l'une et une petite partie de la nuit à l'autre. Certains, chez qui le désir d'étudier la sagesse est plus profondément implanté, même après trois jours seulement, se souviennent de prendre de la nourriture.

1

[35] D'autres se délectent tellement du banquet de vérités que la sagesse leur offre avec abondance et prodigalité qu'ils attendent le double de ce temps et ne se décident qu'au bout de six jours à goûter la nourriture absolument nécessaire. Ils se sont habitués à l'abstinence comme les sauterelles dont on dit qu'elles vivent d'air, car, je suppose, leur chant rend leur manque de nourriture léger.

2

[36] Mais le septième jour, qu'ils considèrent comme sacré et festif au plus haut degré, ils lui ont accordé des privilèges spéciaux comme il lui est dû, et ce jour-là, après avoir pourvu aux besoins de l'âme, ils rafraîchissent également le corps, ce qu'ils font naturellement aussi avec le bétail en le libérant de son travail continu.

3

[37] Pourtant, ils ne mangent rien de coûteux, seulement du pain ordinaire avec du sel pour un goût relevé par le plus délicat avec de l'hysope, et leur boisson est de l'eau de source. Car, la nature ayant placé la faim et la soif comme maîtresses des mortels, ils les apaisent sans rien utiliser pour s'attirer leurs faveurs, mais seulement ce qui est réellement nécessaire et sans lequel la vie ne peut être maintenue. C'est pourquoi ils mangent suffisamment pour ne pas avoir faim et boivent suffisamment pour ne pas avoir soif, mais ils abhorrent la surabondance, ennemie de l'âme et du corps.

4

[38] Quant aux deux formes d'abri, vêtements et logement, nous avons déjà dit que la maison est sans ornement et une construction de fortune à des fins purement utilitaires. Leurs vêtements sont également les moins chers, suffisants pour les protéger du froid et de la chaleur extrêmes : un épais manteau de peau hirsute en hiver et un gilet ou une chemise en lin en été.

5

[39] Car ils pratiquent une simplicité totale, sachant que son contraire, la vanité, est la source du mensonge comme la simplicité l'est de la vérité, et que l'une et l'autre jouent le rôle de source d'autres choses, puisque du mensonge découlent les multiples formes du mal et de la vérité d'abondants courants de bonté, tant humaine que divine.

6

Chapitre 5

[40] Je voudrais aussi parler de leurs réunions communes et de la gaieté de leurs repas conviviaux, en contraste avec ceux des autres peuples. Certains,

1

une fois ivres, se comportent comme s'ils avaient bu non pas du vin, mais une potion de sorcière chargée de frénésie, de folie et de tout ce qui peut être plus fatal pour renverser leur raison. Ils hurlent et délirent comme des chiens sauvages, s'attaquent, se mordent et se rongent le nez, les oreilles, les doigts et d'autres parties du corps, de sorte qu'ils confirment l'histoire des compagnons d'Ulysse et du Cyclope en mangeant des « morceaux » d'hommes, comme dit le poète, et avec plus de cruauté que le Cyclope.

[41] Car il se vengeait d'hommes qu'il soupçonnait d'être des ennemis, 2
eux de leurs familiers et amis et parfois même de leurs parents sur le sel et à travers la planche, et tandis qu'ils versaient la libation de paix, ils commettaient des actes de guerre comme ceux des concours de gymnastique, contrefaisant la véritable monnaie de l'exercice viril, non pas des lutteurs mais des misérables, car c'est le bon nom à leur donner.

[42] Car ce que font les athlètes dans l'arène, sobres, à la lumière du jour, 3
avec les yeux de toute la Grèce sur eux, dans l'espoir de la victoire et de la couronne et dans l'exercice de leur habileté, est dégradé par les fêtards qui exercent leurs activités dans des rassemblements conviviaux la nuit et dans l'obscurité, abrutis par l'alcool, ignorants et habiles seulement pour faire du mal afin d'infliger déshonneur, insulte et outrage grave aux objets de leur assaut.

[43] Et si personne n'arbitre et ne s'avance pour les départager, ils 4
poursuivent le combat avec une licence accrue jusqu'au bout, prêts à tuer et à être tués. Car ils ne souffrent pas moins que ce qu'ils infligent aux autres, sans le savoir, tant sont insensés ceux qui ne reculent pas devant le

vin, comme le dit le poète comique, pour nuire non seulement à leurs voisins, mais à eux-mêmes.

[44] Et ainsi ceux qui venaient de se joindre à la fête sains de corps et amicaux de cœur, repartent peu après dans l'inimitié et avec des mutilations corporelles, l'inimitié dans certains cas exigeant des avocats et des juges, la mutilation dans d'autres exigeant l'apothicaire et le médecin et l'aide qu'ils peuvent apporter.

[45] D'autres, appartenant à ce que l'on peut supposer être la partie la plus modérée de la compagnie, sont dans un état de débordement. Des gorgées de vin fort agissent sur eux comme de la mandragore : ils jettent le coude gauche en avant, tournent le cou à angle droit, rotent dans les coupes et sombrent dans un profond sommeil, ne voyant rien et n'entendant rien, n'ayant apparemment qu'un seul sens, le plus servile : le goût.

[46] Je connais des gens qui, lorsqu'ils sont à mi-chemin de la mer et avant d'avoir complètement sombré, organisent des dons et des souscriptions en prévision du combat du lendemain, considérant qu'un des facteurs de leur euphorie actuelle est l'espoir d'une ivresse future.

[47] Ils passent ainsi toute leur vie sans foyer ni abri, ennemis de leurs parents, de leurs femmes et de leurs enfants, ennemis aussi de leur patrie et en guerre contre eux-mêmes. Car une vie dissolue et débauchée est une menace pour tous.

Chapitre 6

[48] Certains approuveront peut-être la méthode de banquet qui prévaut aujourd'hui partout, par désir de la richesse et du luxe italiens imités à la fois par les Grecs et les non-Grecs qui organisent leurs réceptions pour l'ostentation plutôt que pour la fête.

1

[49] Ensembles de trois ou plusieurs canapés en écaille de tortue ou en ivoire ou en un matériau encore plus précieux, la plupart incrustés de pierres précieuses ; des couvre-lits teints en pourpre avec de l'or entrelacé, d'autres brochés de motifs floraux de toutes sortes de couleurs pour attirer le regard ; une multitude de coupes à boire disposées dans leurs différentes sortes, des gobelets, des bassins, des chopes, d'autres gobelets de nombreuses formes, ciselés de manière très artistique et élaborée par des artisans scientifiques.

2

[50] Pour l'attente, des esclaves d'une beauté et d'une élégance exceptionnelles donnent l'impression qu'ils sont venus moins pour rendre service que pour le plaisir des yeux. Certains d'entre eux, encore jeunes, versent le vin, tandis que l'eau est apportée par des garçons adultes, fraîchement sortis du bain et rasés de près, le visage enduit de fard et de fard sous les paupières, les cheveux joliment tressés et solidement attachés.

3

[51] Car ils ont de longs cheveux épais qui ne sont pas coupés du tout, ou alors les mèches seulement sont coupées à la pointe pour les rendre égales et prendre exactement la forme d'une ligne circulaire. Ils portent des tuniques fines comme des toiles d'araignée et d'un blanc éclatant ceinturé haut ; la partie avant pend sous le genou, la partie arrière un peu au-dessous de l'arrière du genou et ils rassemblent chaque partie avec des

4

nœuds de ruban bouclés le long de la ligne de jonction des tuniques puis laissent pendre les plis obliquement vers le bas, élargissant les creux sur les côtés.

[52] Au second plan, d'autres jeunes hommes, jeunes barbus, avec le duvet qui fleurit sur leurs joues, récemment chouchous des pédérastes, habillés avec soin pour les services les plus lourds, preuve de l'opulence des hôtes comme le savent ceux qui les emploient, mais en réalité de leur mauvais goût.

[53] Il y a aussi la variété des viandes cuites au four, des plats savoureux et des assaisonnements produits par le travail des cuisiniers et des pâtissiers qui veillent à satisfaire non seulement le goût, comme ils sont tenus de le faire, mais aussi la vue par l'élégance des mets. (Les convives assemblés) tournent le cou en rond, lorgnant avec avidité la richesse et l'abondance de la viande et humant l'odeur fumante qui s'en dégage. Lorsqu'ils en ont assez de voir et de sentir, ils donnent l'ordre de se mettre à table avec de nombreux compliments pour le divertissement et la générosité de l'animateur.

[54] Sept tables au moins, et même davantage, sont apportées, couvertes de chair de toutes les créatures que la terre, la mer, les rivières ou l'air produisent, bêtes, poissons ou oiseaux, toutes de choix et en bon état, chaque table différant par les plats servis et la méthode d'assaisonnement. Et, pour que rien de ce qui se trouve dans la nature ne soit oublié, les dernières tables apportées sont chargées de fruits, sans compter ceux réservés aux beuveries et aux après-repas, comme ils les appellent.

[55] Alors que certaines tables sont sorties vidées par la gourmandise des convives qui se gavent comme des cormorans, si voracement qu'ils grignotent jusqu'aux os, d'autres tables voient leurs plats mutilés, déchirés et laissés à moitié mangés. Et lorsqu'ils sont complètement épuisés, le ventre plein jusqu'au gosier, mais la luxure toujours affamée, impuissants à manger (ils se tournent vers la boisson).

8

[56] Mais pourquoi s'étendre sur ces agissements, aujourd'hui condamnés par beaucoup d'esprits plus raisonnables, car ils donnent libre cours à des désirs qu'il serait profitable de réprimer ? Car on peut bien prier pour ce que les hommes cherchent le plus à fuir, la faim et la soif, plutôt que pour la profusion de nourriture et de boisson que l'on trouve dans ce genre de festivités.

9

Chapitre 7

[57] Parmi les banquets célébrés en Grèce, il y en a deux exemples célèbres et remarquables : ceux auxquels participa Socrate, l'un chez Callias, donné par lui en l'honneur de la victoire d'Autolykos, l'autre chez Agathon. Qu'ils méritent d'être rappelés, c'est le jugement de Xénophon et de Platon, hommes dont le caractère et les discours les ont qualifiés de philosophes, qui les ont décrits comme dignes d'être consignés, estimant qu'ils serviraient à la postérité de modèles de banquets heureux.

1

[58] Pourtant, même ces personnages, comparés à ceux de notre peuple qui embrassent la vie contemplative, paraîtront sujets à dérision. Le plaisir est présent dans les deux cas, mais le banquet de Xénophon s'adresse

2

davantage à l'humanité ordinaire. On y trouve des flûtistes, des danseuses, des jongleurs, des plaisantins, fiers de leur don pour la plaisanterie et la facétie, et d'autres accompagnements de réjouissances plus débridées.

[59] Dans le banquet de Platon, le discours porte presque entièrement sur l'amour, non seulement sur le mal d'amour des hommes pour les femmes, ou des femmes pour les hommes, passions reconnues par les lois de la nature, mais aussi sur celui des hommes pour d'autres hommes ne différant d'eux que par l'âge. Car, si nous trouvons une subtilité astucieuse traitant apparemment de l'Amour céleste et d'Aphrodite, elle est introduite pour donner une touche d'humour.

[60] La part principale est occupée par l'amour vulgaire et commun qui prive les hommes du courage qui est la vertu la plus précieuse pour la vie de paix comme de guerre, installe la maladie de l'effémination dans leurs âmes et transforme en un hybride d'homme et de femme ceux qui auraient dû être disciplinés dans toutes les pratiques qui font la valeur.

[61] Ayant ravagé les années de l'adolescence et réduit le garçon au rang et à la condition d'une jeune fille assiégée par un amant, cela inflige également des dommages aux amants sur trois points essentiels : leur corps, leur âme et leurs biens. Car l'esprit de l'amant est nécessairement tourné vers son bien-aimé et son regard n'est attentif qu'à lui, aveugle à tous les autres intérêts, privés et publics ; son corps dépérit par le désir, surtout si sa demande échoue, tandis que ses biens sont diminués par deux causes : la négligence et les dépenses pour sa bien-aimée.

[62] À côté de cela, nous avons un autre mal plus grand, d'importance nationale. Les villes sont désolées, les meilleurs hommes se font rares, la stérilité et l'infécondité s'installent à cause des artifices de ceux qui imitent les hommes ignorants en agriculture, en semant non pas dans les sols profonds des basses terres, mais dans des champs saumâtres et des endroits pierreux et difficiles d'accès, qui non seulement ne laissent aucune possibilité de croissance, mais détruisent même les semences qui y sont déposées.

6

[63] Je passe sous silence les récits mythiques des hommes à deux corps, réunis par des forces unificatrices, puis séparés, comme le ferait un assemblage de parties séparées lorsque le lien qui les unissait se relâchait. Tous ces récits sont suffisamment séduisants, conçus par la nouveauté de l'idée pour séduire l'oreille, mais les disciples de Moïse, formés dès leur plus jeune âge à aimer la vérité, les considèrent avec un mépris suprême et persistent à ne pas se laisser tromper.

7

Chapitre 8

[64] Mais comme l'histoire de ces banquets bien connus est pleine de telles folies et qu'ils se condamnent eux-mêmes aux yeux de quiconque ne tient pas compte des opinions conventionnelles et du rapport largement diffusé qui déclare qu'ils ont été tout ce qu'ils devraient être, je décrirai en contraste les réunions festives de ceux qui ont consacré leur propre vie et eux-mêmes à la connaissance et à la contemplation des vérités de la nature, suivant les instructions vraiment sacrées du prophète Moïse.

1

[65] Tout d'abord, ces gens se rassemblent après sept périodes de sept jours, car ils révèrent non seulement le simple sept, mais aussi son carré, car ils connaissent sa chasteté et sa virginité perpétuelle. C'est la veille de la fête principale que Cinquante s'approprie, Cinquante le plus sacré des nombres et le plus profondément enraciné dans la nature, étant formé du carré du triangle rectangle d'où jaillit l'univers.

2

[66] Ils s'assemblent alors, vêtus de blanc, le visage empreint de gaieté et de la plus grande gravité. Mais avant de s'incliner, sur un signe d'un membre de la Rota, nom communément donné à ceux qui accomplissent ces services, ils se placent en rang régulier et avec ordre, les yeux et les mains levés vers le ciel, yeux parce qu'ils ont été entraînés à fixer leur regard sur des choses dignes de contemplation, les mains en signe de pureté et de pureté pour toute cause lucrative. Debout, ils prient Dieu pour que leur festin soit agréable et se déroule comme il le veut.

3

[67] Après les prières, les aînés s'inclinent selon l'ordre de leur admission, car par aînés ils n'entendent pas les vieillards et les cheveux grisonnants qui sont considérés comme de simples enfants s'ils n'ont appris à aimer cette règle de vie que tardivement, mais ceux qui, dès leur plus jeune âge, ont grandi jusqu'à l'âge adulte et ont passé leur jeunesse à poursuivre la branche contemplative de la philosophie, qui est en effet la partie la plus noble et la plus divine.

4

[68] Le festin est également partagé par des femmes, la plupart d'entre elles étant d'âge mûr, qui ont gardé leur chasteté non par contrainte, comme certaines prêtresses grecques, mais de leur plein gré, dans leur

5

ardent désir de sagesse. Désireuses de l'avoir pour compagne de vie, elles ont repoussé les plaisirs du corps et ne désirent aucune descendance mortelle, mais ces enfants immortels que seule l'âme chère à Dieu peut enfanter sans aide, car le Père a semé en elle des rayons spirituels lui permettant de contempler les vérités de la sagesse.

Chapitre 9

[69] L'ordre des inclinations est ainsi réparti : les hommes sont assis seuls à droite et les femmes à gauche. On pourrait penser que des lits, certes peu coûteux, mais plus moelleux, auraient été prévus pour les personnes de bonne naissance, de haute moralité et pratiquant la philosophie. En réalité, ce sont des lits en planches de bois commun, recouverts de papyrus indigènes de moindre valeur, légèrement surélevés aux accoudoirs pour offrir un appui. Car, tout en atténuant quelque peu la rude austérité de Sparte, ils pratiquent toujours et partout un contentement frugal digne des hommes libres et s'opposent avec force aux attraits amoureux du plaisir.

[70] Ils n'ont pas d'esclaves à leur service, car ils considèrent que posséder des serviteurs est totalement contre nature. Car la nature a créé tous les hommes libres, mais les actes injustes et cupides de certains, qui ont poursuivi cette source du mal, l'inégalité, ont imposé leur joug et investi le plus fort du pouvoir sur le plus faible.

[71] Dans ce banquet sacré, comme je l'ai dit, il n'y a pas d'esclave, mais les services sont rendus par des hommes libres qui accomplissent leurs

1

2

3

tâches en tant que serviteurs non pas sous la contrainte ni en attendant des ordres, mais avec une bonne volonté délibérée anticipant avec empressement et zèle les demandes qui peuvent être faites.

[72] Car ce ne sont pas n'importe quels hommes libres qui sont nommés à ces fonctions, mais de jeunes membres de l'association, choisis avec le plus grand soin pour leur mérite particulier, qui, comme il sied à leur bon caractère et à leur noblesse, s'efforcent d'atteindre le sommet de la vertu. Ils rendent leurs services avec joie et fierté, comme des fils, à leurs véritables pères et mères, les considérant comme leurs parents communs, dans une affinité plus étroite que celle du sang, car pour les esprits droits, il n'y a pas de lien plus étroit que la noblesse de vivre. Et ils viennent exercer leur fonction sans ceinture et avec des tuniques pendantes, afin que leur apparence ne laisse aucune trace de l'esclavage.

[73] À ce banquet – je sais que certains en riront, mais seulement ceux dont les actions suscitent larmes et lamentations –, on n'apporte pas de vin ces jours-là, mais seulement de l'eau claire et limpide, froide pour la plupart des convives, chaude pour les hommes âgés et délicats. La table aussi est exempte de chair animale ; on y sert des pains assaisonnés de sel, parfois même parfumés d'hysope pour les plus délicats.

[74] L'abstinence de vin est prescrite par la raison, comme au prêtre lors du sacrifice, ainsi à ceux-ci toute leur vie. Car le vin agit comme une drogue qui produit la folie, et les mets raffinés attisent le désir, le plus insatiable des animaux.

Chapitre 10

[75] Tels sont les préparatifs. Mais lorsque les convives se sont installés en rangs, comme je l'ai décrit, et que les serviteurs se sont placés, tout en ordre pour leur ministère, le président de la compagnie, lorsqu'un silence général s'est établi – on peut se demander ici quand n'y a-t-il pas de silence – eh bien, à ce moment-là, le silence est plus grand encore qu'auparavant, de sorte que personne n'ose émettre un son ou respirer avec plus de force que d'habitude – au milieu de ce silence, dis-je, il discute une question soulevée dans les Saintes Écritures ou résout une question posée par quelqu'un d'autre. Ce faisant, il ne pense pas à faire étalage, car il n'a pas l'ambition d'acquérir une réputation d'éloquence habile, mais désire approfondir certaines questions particulières et, l'ayant acquise, ne pas la refuser égoïstement à ceux qui, s'ils ne sont pas aussi clairvoyants que lui, ont au moins un désir d'apprendre similaire.

[76] Son enseignement se déroule d'une manière lente ; il s'attarde dessus et le déroule par répétitions, imprimant ainsi de façon permanente les pensées dans l'âme des auditeurs, car si l'orateur continue à décanter avec une rapidité haletante, l'esprit des auditeurs est incapable de suivre son langage, perd le terrain et ne parvient pas à saisir ce qui est dit.

[77] Son auditoire écoute, les oreilles dressées et les yeux fixés sur lui, toujours dans la même posture. Il manifeste sa compréhension par des hochements de tête et des regards, félicite l'orateur par un changement d'expression joyeux qui se dessine sur son visage, lui montre sa difficulté par un mouvement plus doux de la tête et en pointant du doigt de la main

1

2

3

droite. Les jeunes gens debout à côté de lui ne font pas preuve de moins d'attention que les occupants des divans.

[78] L'exposé des Écritures saintes traite du sens profond véhiculé par l'allégorie. Car pour ces gens, le livre de la loi tout entier semble être semblable à un être vivant, dont les ordonnances littérales pour son corps et pour son âme sont contenues dans l'esprit invisible. C'est dans cet esprit surtout que l'âme rationnelle commence à contempler les choses qui lui sont apparentées et, regardant à travers les mots comme à travers un miroir, contemple les beautés merveilleuses des concepts, dévoile et ôte les enveloppes symboliques, fait surgir les pensées et les expose à la lumière du jour pour ceux qui ont besoin d'un bref rappel pour discerner l'intérieur et le caché à travers l'extérieur et le visible.

[79] Lorsque le président estime avoir suffisamment parlé et que les deux parties sont sûres d'avoir atteint leur but, l'orateur par l'efficacité avec laquelle son discours a atteint ses objectifs, l'auditoire par la substance de ce qu'il a entendu, des applaudissements universels s'élèvent, témoignant d'un plaisir général à la perspective de ce qui va encore suivre.

[80] Le président se lève alors et chante un hymne composé pour s'adresser à Dieu, soit un hymne nouveau de sa composition, soit un hymne ancien de poètes d'une époque antérieure qui ont laissé derrière eux des hymnes en plusieurs mesures et mélodies, hexamètres et iambes, des paroles adaptées aux processions, aux libations et aux autels, ou au chœur debout ou dansant, avec des arrangements métriques soignés pour s'adapter aux diverses évolutions. Après lui, tous les autres prennent leur

tour selon l'ordre prévu, tandis que tous les autres écoutent en silence complet, sauf lorsqu'ils doivent chanter les derniers vers ou refrains, car alors ils élèvent tous la voix, hommes et femmes.

[81] Lorsque chacun a terminé son hymne, les jeunes gens apportent les tables mentionnées un peu plus haut sur lesquelles est placé le repas vraiment purifié de pain levé assaisonné de sel mêlé d'hysope, par révérence pour la sainte table enchâssée dans le vestibule sacré du temple sur laquelle reposent des pains et du sel sans condiments, les pains sans levain et le sel non mélangé.

[82] Car il convenait que la nourriture la plus simple et la plus pure fût réservée à la caste la plus élevée, à savoir les prêtres, en récompense de leur ministère, et que les autres, tout en aspirant à des privilèges semblables, s'abstiennent de rechercher les mêmes qu'eux et permettent à leurs supérieurs de conserver leur préséance.

Chapitre 11

[83] Après le souper, ils célèbrent la veillée sacrée, qui se déroule de la manière suivante. Ils se lèvent tous ensemble et, debout au milieu du réfectoire, se forment d'abord en deux chœurs, l'un d'hommes et l'autre de femmes, le chef et le chantre choisis pour chacun étant les plus honorés d'entre eux et aussi les plus musiciens.

[84] Ils chantent alors des hymnes à Dieu composés de plusieurs mesures et mis en musique sur plusieurs mélodies, tantôt chantant ensemble, tantôt reprenant l'harmonie en antiphonie, les mains et les pieds gardant

le rythme en accompagnement, et, ravis d'enthousiasme, reproduisent tantôt les paroles de la procession, tantôt de la halte et de la rotation et de la contre-rotation d'une danse chorale.

[85] Puis, lorsque chaque chœur a fait séparément sa part du festin, après avoir bu, comme dans les rites bachiques, le vin fort de l'amour de Dieu, ils se mélangent et tous deux deviennent ensemble un seul chœur, une copie du chœur établi autrefois au bord de la mer Rouge en l'honneur des merveilles qui y ont été accomplies.

3

[86] Car, sur l'ordre de Dieu, la mer devint source de salut pour l'un et de perdition pour l'autre. Lorsqu'elle se brisa et se retira sous la violence des forces qui la repoussèrent, de chaque côté, en face l'un de l'autre, s'élevèrent comme de solides murailles, tandis que l'espace ainsi ouvert entre elles s'élargissait en une route plane et sèche sur laquelle le peuple marcha, guidé, jusqu'à atteindre les hauteurs de la terre ferme opposée. Mais lorsque la mer s'engouffra avec le reflux, et passa de chaque côté sur le terrain où la terre ferme était apparue, les ennemis qui les poursuivaient furent submergés et périrent.

4

[87] Cette vision et cette expérience merveilleuses, un acte qui transcende la parole, la pensée et l'espoir, ont tellement rempli d'extase les hommes et les femmes que, formant un seul chœur, ils ont chanté des hymnes d'action de grâce à Dieu leur Sauveur, les hommes dirigés par le prophète Moïse et les femmes par la prophétesse Miriam.

5

[88] C'est sur ce modèle surtout que le chœur des thérapeutes des deux sexes, note après note et voix après voix, les aigus des femmes se mêlant

6

aux graves des hommes, créent un accord harmonieux, une musique au sens le plus vrai du terme. Belles sont les pensées, belles les paroles, et dignes de révérence les choristes, et le but et la fin des pensées, des paroles et des choristes est la piété.

[89] Ils continuent ainsi jusqu'à l'aube, ivres de cette ivresse sans honte, puis, sans avoir la tête lourde ni les yeux endormis, plus alertes et éveillés qu'à leur arrivée au banquet, ils se tiennent debout, le visage et tout le corps tournés vers l'est, et quand ils voient le soleil se lever, ils lèvent les mains vers le ciel et prient pour des jours brillants, la connaissance de la vérité et la puissance d'une pensée perçante. Et après les prières, chacun retourne dans son sanctuaire privé pour exercer son métier et cultiver le champ de sa philosophie habituelle.

[90] Voilà donc pour les Thérapeutes qui ont pris à cœur la contemplation de la nature et de ce qu'elle a à enseigner, et qui ont vécu dans l'âme seule, citoyens du Ciel et du monde, présentés au Père et Créateur de toutes choses par leur fidèle protectrice la Vertu, qui leur a procuré l'amitié de Dieu et y a ajouté un don qui va de pair avec elle, la véritable excellence de la vie, un bien meilleur que toute bonne fortune et s'élevant jusqu'au sommet de la félicité.

Appendice

ANNEXE À DE VITA CONTEMPLATIVA

(Titre et sous-titre.) Le titre principal tel qu'il est imprimé ici est celui utilisé par Eusèbe lui-même, d'abord lors de sa célèbre dissertation sur les

Thérapeutes, *Hist. Eccl.* ii. 17, puis dans sa liste des écrits de Philon au chapitre suivant. Son authenticité ne fait donc aucun doute, mais il est difficile de comprendre pourquoi Philon a substitué ἰκετῶν à θεραπευτῶν. Il n'apparaît pas dans le traité lui-même et, bien que, comme le montre Conybeare, il existe de nombreux passages où ἰκεταί et θεραπευταί sont associés, ils ne sont pas exactement identiques et ἰκεταί ne correspond pas au sens de guérison qu'il donne comme signification alternative pour Thérapeutes.

Quant au sous-titre, le « quatrième livre des vertus » ne repose sur aucune autorité d'Eusèbe, mais semble figurer dans tous les manuscrits. Le titre de Περὶ ἁρετῶν est donné par Eusèbe (ii. 18) au traité dont la *Legatio* telle que nous la possédons fait partie. Il précise (ii. 5) que celui-ci comportait cinq livres, et (ii. 6) parle des souffrances des Juifs d'Alexandrie décrites dans le deuxième livre. Le sous-titre affirme donc que le *De Vit. Cont.* était le quatrième livre de ce traité. Nous pouvons en tout cas être certains qu'Eusèbe n'en avait aucune idée. Mais cette question, qui s'inscrit dans la question plus large de la composition complète du Περὶ ἁρετῶν et de la signification du titre, peut être reportée jusqu'à la traduction de la *Legatio*.

§ 2. προαίρεσις. Ce mot apparaît à nouveau cinq fois dans ce traité, §§ 17, 29, 32, 67, 79, et deux fois ailleurs dans ce volume, *Quod Omn. Prob.* 89 et *Hyp.* 11. 2. Les emplois dans Philon, tous découlant du sens de choix ou de but, peuvent être divisés en ceux qui décrivent le but ou le motif d'une action particulière et ceux qui indiquent les motifs et les principes qui régissent une vie ou une carrière. À la première classe

appartiennent les §§ 29 et 79, si je comprends bien le passage, et le § 32 pourrait être pris de la même manière. Dans les autres passages, il est utilisé dans le second sens. Aux §§ 2, 17 et *Hyp.* 11. 2, lorsqu'il est appliqué aux Thérapeutes ou aux Esséniens, on pourrait penser qu'il désigne simplement la secte elle-même. Gifford le traduit donc dans ce dernier passage, et L. & S. reconnaissent cet usage du mot. Mais il me semble préférable, dans les passages philoniens, de l'entendre comme les croyances et les principes défendus par les sectes, incluant ainsi à la fois un credo et une règle de vie. Les diverses tentatives de traduction faites dans ce volume, *par exemple* « persuasion », « vocation », « credo » et « règle de vie », ne sont peut-être pas tout à fait adéquates.

§ 3. (Héphaïstos et Poséidon.) Ainsi Cornutus (§ 19) dit d'Héphaïstos ἐκ τοῦ ἥφθαι ὠνομασμένος. Dans le même chapitre, comme Philon dans *De Dec.* 54, il identifie Ἡρα à ἄηρ, mais ne suggère pas de dérivation commune. Pour Poséidon, *cf.* Corn. 4, où il l'identifie avec ἡ ἀπεργαστικὴ τοῦ ἐν τῇ γῇ καὶ περὶ τὴν γῆν ὑγροῦ δύναμις et ajoute εἴτ' ἀπὸ τῆς πόσεως οὕτω κέκληται. Ceci est suivi de deux suggestions alternatives, *cf.* Le τάχα de Philo.

§ 17. ῥαψωδίας. Conybeare, réprimandant Lucius, qui voyait dans cette référence à la treizième rhapsodie la marque d'une paternité ultérieure, affirme que la division en rhapsodies est l'œuvre de Zénodote et d'Aristarque, 250 ans avant Philon. Il ne s'appuie pas sur ses dires. Quant à l'emploi du mot dans ce sens, les lexiques ne fournissent aucune preuve certaine. L. & S. (ancien et révisé) donnent « des extraits d'un poème épique dignes d'être récités, etc., *par exemple* un livre de l' *Iliade* ou de

l'Odyssée , Plut. 2, 186 E, Lucien, *D. Mort.* 20. 2 et *Cont.* 9 ». En cela, ils reprennent en réalité Stephanus. Dans le premier passage de Lucien, les personnalités homériques majeures, lorsqu'elles sont dans l'Hadès, sont décrites comme τὰ κεφάλαια τῶν ῥαψωδιῶν. Dans le second, Homère, dans la barque de Charon, est atteint du mal de mer et vomit ses rhapsodies. Plutarque est plus précis. Alcibiade demande à son maître une rhapsodie d'Homère et, lorsque celui-ci lui répond qu'il n'en a pas, Homère lui donne une gifle. Dans la *Vie d'Alcibiade* 7, Plutarque répète cette histoire en remplaçant ῥαψωδίαν par βιβλίον. Il est à la fois curieux et regrettable que ce passage de Philon, qui établit si définitivement l'usage du mot pour les livres homériques tels que nous les connaissons, n'ait pas trouvé sa place dans le lexique.

§ 25. μοναστήριον. Conybeare précise à propos de ce mot qu'il n'apparaît nulle part ailleurs dans les documents grecs avant la fin du III^e siècle, lorsqu'il a acquis le sens de bâtiment ou d'établissement pour un seul moine ou ermite (pour lequel il cite des références d'Athanase et d'autres auteurs patristiques) ou pour plusieurs moines ensemble. L'affirmation selon laquelle il n'apparaît pas plus tôt est confirmée par L. & S. révisé, qui, ignorant apparemment l'usage patristique, cite ce passage mais rien d'autre avant le VI^e siècle. Il le traduit ici par « cellule d'ermite », ce qui ne me semble pas une expression heureuse. Il désigne simplement une pièce d'une maison, dans laquelle personne d'autre n'est autorisé à entrer. Le familier « placard » de Matthieu 6:6, bien que la RV l'ait remplacé par « chambre intérieure », me semble véhiculer la même idée.

Ibid. (Fin de section.) τὰ ἄλλα désigne vraisemblablement des écrits.

8

Mais ces mots peuvent se référer aux συγγράμματα mentionnés au § 29, ou à d'autres livres des Écritures en plus de ceux indiqués ci-dessus. Ainsi, Wendland, qui cite le Canon donné par Josèphe, *Ant.* i. 8, *c'est-à-dire* la Loi, les Prophètes (y compris les livres historiques), et les quatre livres des psaumes et des préceptes de la vie humaine, *c'est-à-dire* les Psaumes, les Proverbes, l'Ecclésiaste et les Cantiques. Si Philon veut dire cela, τὰ ἄλλα sera les trois derniers. Mais à moins d'autres preuves, cela semble très conjectural.

§ 36. λιπαίνουσιν. Wendland, comme Conybeare, prend ce mot pour « oindre » au sens littéral. Il ne traduit pas le passage, mais comme il pense que τὰ θρέμματα est employé au sens figuré et cite plusieurs passages où Philon l'utilise pour représenter les sens ou le corps comme du bétail sous la conduite du berger, l'esprit, il le traduirait probablement par « délivrant en quelque sorte le côté animal de ses travaux ». Il voit également dans ce passage une réminiscence de Platon, *Menexenus* 238 A, où l'huile est décrite comme πόνων ἄρωγὴν, cf. *De Aet.* 63. Avec tout le respect dû à deux de ces hautes autorités, je maintiens l'interprétation donnée par la traduction selon laquelle l'assouplissement de l'abstinence le jour du sabbat est aux thérapeutes ce que la délivrance du travail est aux bêtes de somme. Les thérapeutes n'ont pas enduré le travail pour lequel l'huile est un soulagement, et λιπαίνω n'est pas le mot naturel pour l'onction. Wendland a certainement raison lorsqu'il remarque que l'indicatif ἀνίσται serait attendu plutôt que le participe. Mais la construction peut, je pense, s'expliquer assez facilement en comprenant λιπαίνουσι. Lorsqu'il

9

demande s'ils ne mangent que du pain et du sel le jour du sabbat, que faisaient-ils les autres jours, la réponse naturelle est que le jour du sabbat, ils ne jeûnaient pas toute la journée, ni même jusqu'au coucher du soleil. Il convient, je pense, de noter que, selon Josèphe, *BJ* ii. 8. 3, les Esséniens s'abstenaient totalement de l'usage de l'huile. Bien que ce ne soit pas un point décisif, il est quelque peu surprenant de voir les Thérapeutes faire un luxe sabbatique de cette indulgence que les Esséniens moins ascétiques refusent.

§ 49. *τρίκλινα*. « Ensembles de trois canapés » est l'une des significations données dans *L. & S.*, révisée pour *τρίκλινος* (la forme la plus courante) et *τρίκλινον*, qui semble se rencontrer occasionnellement. Conybeare donne « des canapés pour trois personnes sur lesquelles s'allonger ». Quelle que soit la signification exacte, l'essentiel, comme il le dit, est qu'il s'agit de grands meubles et que, par conséquent, les fabriquer avec des matériaux très coûteux relève de l'extravagance.

§ 58. (*Le Banquet* de Xénophon .) La description qu'en fait Philon est très superficielle. Les divertissements mentionnés apparaissent principalement au début et à la fin du banquet, et il ne rend pas justice au mélange de plaisanterie et de sérieux (*ἀναμῖξ ἔσκωψάν τε καὶ ἐσπούδασαν*) qui caractérise la majeure partie du discours, ni au sérieux réel du discours plus long de Socrate. D'un autre côté, il ignore que l'acceptation de ce trait du sentiment grec si vivement dénoncé aux §§ 60-62 est aussi importante ici que dans le *Banquet* de Platon .

§ 59. (*Le Banquet* de Platon .) Les critiques de Philon à ce sujet ne lui sont pas très honorables. En premier lieu, son assimilation à πάνδημος ἔρως avec παιδεραστία est entièrement fausse. L'essence de πάνδημος ἔρως telle que représentée dans le discours de Pausanias, où l'expression apparaît principalement, est qu'il s'agit de περὶ σώματος. Il s'intéresse autant aux femmes qu'aux garçons (181 B) et la passion d'un mâle pour un mâle plus jeune joue un plus grand rôle dans οὐράνιος ἔρως. Mais plus grave encore est l'erreur consistant à considérer l'οὐράνιος ἔρως comme un simple ajout secondaire, introduit pour apporter une touche d'humour ou d'esprit. Une telle description conviendrait certes à la fable d'Aristophane sur le troisième sexe originel, que Philon prend si au sérieux au § 63, mais elle ne s'applique pas au reste, et une grande partie de l'image que Socrate attribue à Diotime correspond tout à fait au cœur de Philon. D'ailleurs, il utilise lui-même le mot ἔρως avec le même idéalisme, *par exemple dans De Ebr.* 136.

12

Philon, bien sûr, n'est pas le seul à avoir été choqué par l'acceptation, dans certaines parties du *Banquet* , de la παιδεραστία comme un sentiment normal, et plus encore par l'apparente insensibilité de Socrate décrite par Alcibiade dans la dernière partie. C'est peut-être principalement en référence à cela qu'Athénée XI. 506 c déclare que ce que Platon dit d'Alcibiade dans le *Banquet* ne se prête pas à une répétition οὐδ' εἰς φῶς ἄξιον λέγεσθαι, et que, comme tout étudiant de Cambridge l'a appris à une génération précédente, Paley, dans les *Evidences* , partie ii. 2, affirme que Socrate lui-même était plus que soupçonné des plus infectes impuretés. Philon utilise très peu le *Banquet* lui-même. Le seul souvenir

13

précis cité par Leisegang est celui noté à la page 232 de ce volume, bien que l'idée de la préférence des thérapeutes pour les enfants immortels plutôt que mortels dans *De Vit. Cont.* 68 puisse avoir à l'esprit *le Symp.* 209.

§ 65. δι' ἑπτὰ ἑβδομάδων. Wendland rejette presque entièrement le point de vue de Conybeare au motif que le mot ne peut avoir ce sens. Il a tort, je crois, d'affirmer que les mots en eux-mêmes ne peuvent signifier « après sept semaines ». διὰ, dans ce sens, indique l'intervalle entre deux événements, mais la question de savoir si cet intervalle se produit une seule fois ou se reproduit régulièrement dépend du contexte. Ici, comme indiqué dans la note de bas de page, puisque des sabbats hebdomadaires ont été mentionnés, « toutes les sept semaines » est le sens naturel. Mais en admettant que Philon se soit exprimé avec insouciance s'il entend sept semaines après la Pâque, est-il probable que les Thérapeutes, qui semblent avoir été des Juifs orthodoxes, aient abandonné le calendrier religieux de Moïse et instauré un nouveau système de jours de fête, que l'on aurait pu croire difficile en soi ? Car comme les périodes de cinquante jours ne s'inscrivent pas dans l'année, cette grande fête se reproduisait sept fois dans une année et huit fois dans une autre, et à des mois différents d'une année à l'autre.

Wendland ne remarque pas μεγίστης ἑορτῆς, ce qui n'est pas sans poser de difficultés selon l'hypothèse de Conybeare, mais bien plus déroutant selon la sienne. En quel sens chaque cinquantième jour qui suit le *Banquet* du quarante-neuvième est-il appelé la plus grande fête, et que s'est-il passé ce jour-là ? Il ne remarque pas non plus τὸ μὲν πρῶτον.

Conybeare comprenait cela comme signifiant qu'ils se réunissaient d'abord la veille pour le banquet, la réunion religieuse du jour même pour le culte étant tenue pour acquise. En le traduisant par « tout d'abord », je suggère qu'il n'exclut pas d'autres repas conviviaux et joyeux, mais considère celui-ci comme le plus remarquable, *cf.* § 40.

Ibid. *La fête principale*. Conybeare, p. 313, avance les raisons suivantes pour lesquelles Philon décrit le repas de la Pentecôte de préférence à celui de Pâques. La Pâque était une fête domestique célébrée avec plus d'austérité que la Pentecôte, qui était également un jour prescrit par la Loi pour les réjouissances ; elle avait également lieu à une époque plus propice à passer la nuit en plein air. Ces raisons justifient peut-être le choix de cette fête, mais non son appellation de plus grande fête. Conybeare se trompe lorsqu'il affirme, p. 300, que Philon qualifie uniformément la Pentecôte de plus grande des fêtes. Philon ne mentionne la Pentecôte que trois fois, je crois : *De Dec.* 160, *Spec. Leg.* i. 183, ii. 176 et suiv. Dans la troisième de ces mentions, il remarque qu'il s'agit d'une fête plus importante que la Gerbe qu'il vient de décrire. Dans le second, il la qualifie de δημοτελεστάτη, *c'est-à-dire* particulièrement nationale ou célébrée de manière générale, tandis que dans le premier, il parle de la Pâque et des Tabernacles comme des plus grandes fêtes. Cependant, cette incohérence n'est pas plus grande que beaucoup de celles que l'on trouve dans les écrits de Philon.

§ 67. (authenticité de ἀλλ' ἔτι κομιδῇ νέους παῖδας.) Dans *Hermès*, 1916, p. 179, Cohn donne comme raison supplémentaire pour supprimer ces mots qu'ils n'ont aucun sens, et que non pas eux mais ἀλλὰ τοὺς ἐκ

πρώτης... φιλοσοφίας sont l'antithèse de τοὺς πολυετείς καὶ πολιοὺς. Ce dernier point est vrai, mais la phrase contient une autre antithèse, à savoir. πρεσβυτέρους et νέους παῖδας. C'est peut-être gênant, mais c'est parfaitement intelligible. Conybeare dit "Armenio plane desunt, non tamen omittenda esse videntur."

§ 78. *Rappel*. Je pense qu'il faut y voir une allusion à la doctrine platonicienne selon laquelle apprendre est souvenir (*Méno* 81). La connaissance est latente dans l'esprit et l'enseignant ne fait que la rendre consciente, cf. *De Praem.* 9.

18

Conybeare, discutant de cela, pense que l'emploi de ὑπόμνησις au lieu de ἀνάμνησις va à l'encontre de cette interprétation. Or, si apprendre est synonyme de souvenir, enseigner est synonyme de rappel. Il considère que *Spec. Leg.* iv. 107 est encore plus contraire à cette interprétation, mais cela me semble hors de propos. Philon y affirme qu'une fois la leçon terminée, l'élève, en ruminant, *c'est-à-dire* en utilisant sa mémoire pour se rappeler ce que le maître lui a dit, en grave une impression profonde dans son esprit.

19

§ 80. (Les hymnes.) Que les églises juives du monde hellénistique aient des hymnes et qu'ils soient composés dans des mètres familiers aux Grecs est parfaitement naturel, et je présume que c'est la connaissance de tels hymnes qui a conduit Josèphe à faire la déclaration fantaisiste (*Ant.* vii. 12. 3) que David a arrangé les Psaumes, certains en trimètres et d'autres en pentamètres, et aussi que Moïse a composé ses hymnes les plus longs et les plus courts en hexamètres (ii. 16. 4, iv. 8. 44), mais je n'ai vu aucune

20

illustration de cette déclaration de Philon qui semble curieusement élaborée, en particulier son énumération des mètres grecs. Parmi ceux-ci προσοδίων (ou, au moins la variante προσοδιακῶν) et στασίμων sont des termes métriques reconnus. Mais παραβωμίων et παρασπονδείων ne sont pas cités ailleurs, du moins en ce qui concerne les hymnes ou les paroles, et χορικῶν semble être un terme général pour tout hymne choral.